

Jouer l'autre ou jouer de soi

Anne-Marie Cousineau

Numéro 161 (4), 2016

Paradoxes du comédien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cousineau, A.-M. (2016). Jouer l'autre ou jouer de soi. *Jeu*, (161), 20–25.

JOUER L'AUTRE OU JOUER DE SOI

Anne-Marie Cousineau

En partant des propos d'un acteur, Gilbert Sicotte, et d'une actrice, Sophie Cadieux, une spectatrice de théâtre et de cinéma s'aventure sur le terrain de leur étrange métier.

Les acteurs se tiennent constamment sur cette mince ligne qui sépare soi des autres. C'est là leur métier : jouer sur une frontière qui doit pourtant rester étanche pour ne pas perdre leur identité et pouvoir entrer en relation les uns avec les autres. Comment s'articule cette étrange interaction entre l'autre, le personnage, et soi, l'acteur ?

Gilbert Sicotte (Marcel Lévesque) dans le film *Le Vendeur* de Sébastien Pilote (ACPAV, 2011). © Pierre Dury





« MOI, CE QUI M'INTÉRESSE, C'EST LE JEU »

Une grande joie de son métier, indique Gilbert Sicotte en entrevue¹, consiste à pouvoir jouer à être quelqu'un d'autre, à vivre d'autres vies que la sienne. Interpréter des personnages offre aux acteurs cette possibilité: ils ont la « permission » d'aller dans des mondes différents du leur, des mondes peut-être même interdits ou dans lesquels on peut normalement refuser d'aller. Évidemment, il faut accepter les règles du jeu et chercher à comprendre ce qui anime un personnage, ses forces et ses faux-fuyants: « Les personnages ont des contraintes. » Marcel Lévesque, son personnage dans le film *Le Vendeur* de Sébastien Pilote, perd les êtres qui lui sont les plus chers, sa fille et son petit-fils, tués dans un accident. Après un court arrêt de travail, il retourne vendre des autos, comme avant, sinon « il se tire une balle dans la tête et, pour lui, ça ne se fait pas. Ce dernier des Mohicans tente de donner un sens à sa vie, avec ses petits moyens. »

Jouer, donc, à être quelqu'un d'autre. Paradoxalement, au cours de l'entrevue, Gilbert Sicotte affirme à plus d'une reprise qu'il n'y a pas véritablement de rôle de composition: « Quand on creuse, on trouve toujours en nous une partie du personnage. Étais-je vraiment à des kilomètres de distance de Jean-Paul Belleau²? Il y a toujours quelque chose qui nous appartient. Une partie de moi pouvait souhaiter être aimé par toutes ces belles filles. Il faut juste laisser grandir et s'amplifier ce qu'on a en nous. »

La contradiction n'existe qu'en apparence. Contrairement à la plupart des gens qui répriment certains aspects d'eux-mêmes qu'ils jugent inacceptables ou improbables, l'acteur « a la permission de laisser parler toutes les facettes qui existent en lui ». Voilà le grand privilège du jeu: faire l'expérience des autres vies que nous aurions pu vivre

ou des conduites que nous aurions pu adopter si nos choix (ou nos déterminismes, diront certains) n'avaient pas petit à petit fait le tri parmi tous les possibles. L'autre – le personnage – permet à l'acteur de vivre plusieurs de ses identités potentielles.

« LE JAZZ DU JEU »

Pour faire ressortir « ces couleurs en dedans de nous », Sicotte considère l'improvisation, le « jazz du jeu », comme un des grands outils à la disposition de l'acteur: « L'improvisation nous amène à habiter un espace sans avoir la sécurité de la prochaine réplique. » Elle incite l'acteur à trouver et à dévoiler des émotions, des attitudes, des idées qui l'habitent, mais dont il n'avait pas nécessairement conscience.

Gilbert Sicotte a fait partie de cette cohorte de l'École nationale de théâtre qui n'a pas obtenu le diplôme au printemps 1969, à la suite d'une mésentente de fond sur la production de fin d'études. La direction maintenait le cap sur un certain classicisme – un Musset monté de façon traditionnelle. Les finissants souhaitaient travailler un texte plus proche d'eux, dirigé par un metteur en scène sensible à la création. Nouvelle version de la querelle des Anciens et des Modernes! Par la suite, la troupe qu'ils formèrent présenta en tournée dans les cégeps une création collective: *Pot TV*, un spectacle de théâtre inédit, joyeux et provocant, terriblement dans l'air du temps, et entièrement créé par les acteurs et les actrices.

Je me souviens de ce spectacle. J'étais alors étudiante au collège Maisonneuve, où nous discussions d'autogestion, de contestation globale, de rejet de la société de consommation, de grève et d'occupation. Les acteurs et les actrices de ce collectif étaient, par leur revendication créatrice, nos pairs en insoumission.

La suite de l'histoire est connue: plusieurs de ces rebelles de l'École nationale se sont joints au Grand Cirque Ordinaire, chef de file, d'une certaine façon, de nombreuses troupes qui se formeraient au cours de la décennie suivante, engagées dans la création collective. L'auteur et le metteur en scène sont alors proscrits: à bas la dictature du texte, place à l'improvisation, à la performance et à l'acteur, artiste complet!

L'improvisation fut la voie royale de la création des spectacles du Grand Cirque Ordinaire, auquel Gilbert Sicotte a collaboré pendant huit ans: « Le texte était en nous, on est devenus des auteurs. » Au cours de ces années, il a trouvé, sans les développer complètement, tous les personnages qu'il a créés dans la suite de sa carrière: « Je suis allé les chercher au-dedans de moi. J'ai labouré ces terres-là qui permettent de découvrir tous ces personnages. »

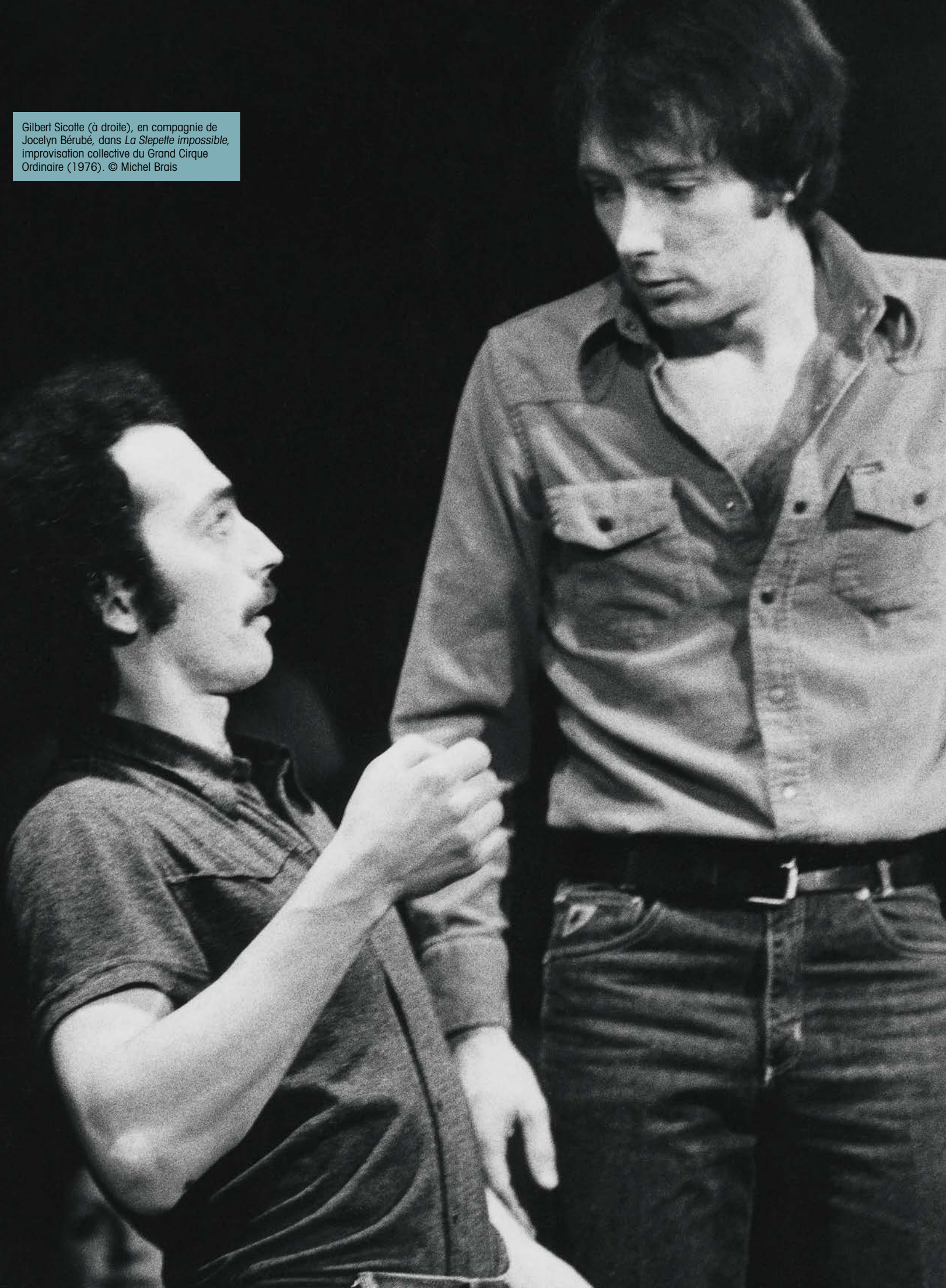
« L'improvisation nous amène
à habiter un espace sans avoir la sécurité
de la prochaine réplique. »

– Gilbert Sicotte

1. Accordée à ICI RDI pour la série *Les Grands Reportages: Personnalités*.

2. Personnage culte du téléroman de Lise Payette *Des dames de cœur* (1986-1989).

Gilbert Sicotte (à droite), en compagnie de
Jacelyn Bérubé, dans *La Stepette impossible*,
improvisation collective du Grand Cirque
Ordinaire (1976). © Michel Brais





Sophie Cadieux dans *4.48 Psychose* de Sarah Kane, mis en scène par Florent Siaud au Théâtre la Chapelle (les Songes turbulents, 2016). © Nicolas Descôteaux

« L'ACTRICE QUE JE SUIS ET CELLE QUE JE DEVIENS »

Rencontrée dans un café italien de la Petite-Patrie, Sophie Cadieux formule différemment la relation à l'autre – une metteuse en scène, une auteure, un personnage – que suppose le métier d'actrice, une relation qui structure son identité. Déjà, durant les « trois ans de définition de soi » que fut le Conservatoire, Patricia Nolin, qui enseignait le jeu en première année, lui a permis de s'éveiller à sa propre féminité, à découvrir un monde « à la fois profondément délicat et extrêmement fort ».

Au cours de sa vingtaine, elle a participé à plusieurs pièces d'Evelyn de la Chenelière, mises en scène par Alice Ronfard : « Avoir porté cette écriture, si proche de moi que j'avais le sentiment qu'elle était ma propre voix de femme, m'a donné une liberté comme interprète. Ça m'a donné des ailes et du courage ! » Peut-être celui de monter, au cours de sa résidence à l'Espace Go, *Tu iras la chercher* de Guillaume Corbeil. Dans ce monologue écrit à la deuxième personne du singulier, la quête identitaire de la protagoniste se cristallise dans la recherche de son double, son autre soi. Après une exploration de la pièce avec quatre actrices, pour en faire éclater les interprétations, Sophie Cadieux a dirigé Marie-France Lambert, qui enchaînait deux fois le texte, de façons différentes.

N'est-ce pas là une belle illustration du travail de l'interprète au théâtre ? Tous les soirs, l'acteur ou l'actrice reprend la même pièce, répétée depuis des semaines, « avec

le même corps, avec la même voix ». Or, rejouer tous les soirs, ce n'est pas repasser un DVD dans un lecteur. « Une fois le jeu placé, je le maintiens. Mais de petits accidents arrivent : lancer des répliques plus vite un soir pour une raison aussi triviale qu'un chat dans la gorge et s'apercevoir que ça donne un relief nouveau au personnage, ou transformer une phrase jusqu'ici affirmative en interrogation... Ces imprévus, dans un jeu très balisé, décalent celui-ci subtilement. Soir après soir, c'est pareil, pas pareil. On joue la même pièce, mais elle se développe. »

HABITER UN ESPACE

Au Conservatoire, Sophie Cadieux a appris un métier, mais surtout à être curieuse, à devenir « une humaine tentaculaire ». Cette avidité à explorer tous les champs qui peuvent nourrir le sens et le jeu se reflète dans sa manière d'aborder un rôle. Tout commence par un processus de recherche mêlé de « rêvasserie » pour associer au

personnage des couleurs, des images même abstraites, des citations. « C'est comme si le personnage occupait un lieu propre, un espace à lui qu'il faut trouver. Ensuite, on le construit à l'intérieur de soi. Le personnage est un autre, mais il ne m'est pas étranger. »

Trouver l'espace du personnage pour ensuite habiter la scène. Là s'inscrit le travail de l'acteur, « décaler un geste, ralentir un débit pour éclairer une facette du personnage. Pas toujours de manière consciente. » Tous ces espaces, celui du personnage, celui de l'acteur, celui de la scène, se rencontrent et se percutent dans cet exercice de création qu'est le jeu au théâtre. Si certains metteurs en scène font plus appel à « l'interprète-athlète » en elle et lui donnent un mode d'emploi très serré du personnage, l'actrice doit tout de même trouver son aisance, sa mobilité et sa manière dans ce cadre, quitte à le desserrer de l'intérieur. D'autres, bien qu'ayant une vision précise de la pièce, ne proposent pas de « solutions de jeu concrètes » ; à elle alors d'explorer des gestes, des mouvements, des tonalités pour faire naître le personnage et lui permettre de prendre toute sa place sur scène.

Les personnages, ces personnes imaginées et imaginaires qui ont pu, peuvent ou pourraient exister, constituent « la matière brute, l'humain » à partir de laquelle les acteurs travaillent. Or, chaque rencontre avec un nouveau personnage amène l'actrice à se questionner, à être en mouvement et à

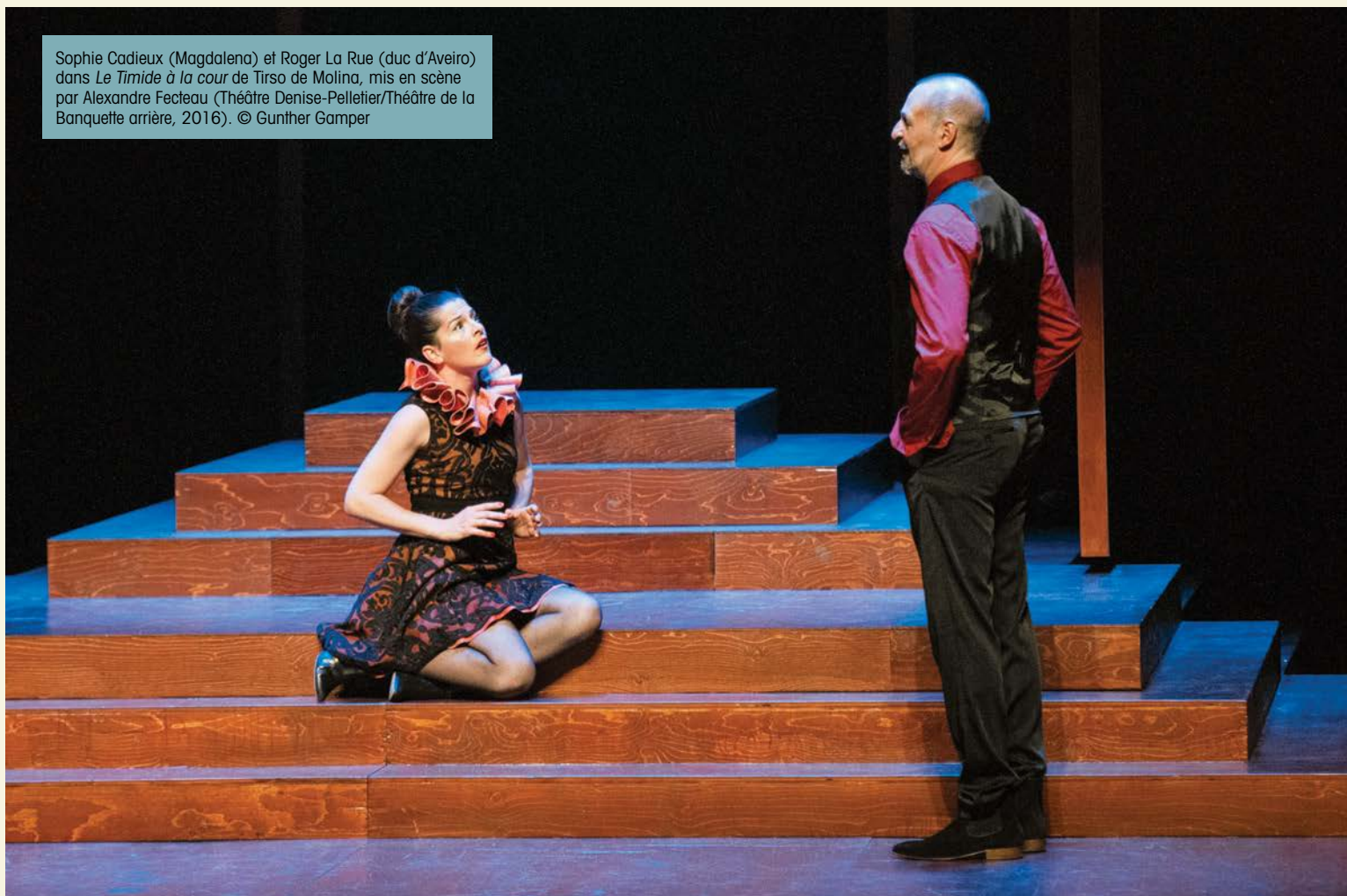
« C'est comme si le personnage occupait un lieu propre, un espace à lui qu'il faut trouver.

Ensuite, on le construit à l'intérieur de soi.

Le personnage est un autre, mais il ne m'est pas étranger. »

– Sophie Cadieux

Sophie Cadieux (Magdalena) et Roger La Rue (duc d'Aveiro) dans *Le Timide à la cour* de Tirso de Molina, mis en scène par Alexandre Fecteau (Théâtre Denise-Pelletier/Théâtre de la Banquette arrière, 2016). © Gunther Gamper



évoluer. « Il reste toujours une empreinte de chaque personnage, du chemin parcouru. Cela se sédimente, s'accumule et forge la prochaine rencontre, la prochaine interprétation. Le travail accompli dans *4.48 Psychose* de Sarah Kane, en janvier 2016, enrichit le rôle de la primesautière Magdalena, dans *Le timide à la cour* de Tirso de Molina, à l'automne suivant. » Quand Sophie Cadieux parle du théâtre, de sa formation, de son parcours, elle raconte un art qui la façonne.

À QUI A-T-ON AFFAIRE ?

Un artiste crée une œuvre. L'étrangeté avec l'artiste-acteur, c'est qu'il est sa propre œuvre. « J'ai appris à ne pas être susceptible, à accepter de me faire dire que ce n'est pas cela, que je ne suis pas dans la bonne direction. Comme un écrivain se voit proposer des corrections en processus d'édition, j'offre ma matière, je me fais éditer », déclare Sophie Cadieux. Cette édition sera éphémère si elle se fait au théâtre. Malgré quelques captations, malgré les photos, malgré les bandes-annonces, l'œuvre de l'artiste-acteur disparaît le soir de la dernière. S'il s'agit d'un

film ou d'une vidéo, une certaine pérennité sera assurée.

Jouer à être quelqu'un d'autre, mais qui a des racines en soi; jouer à faire éclater l'espace du personnage qu'on a fait sien; se tenir en équilibre sur ce fil de fer de l'identité qui permet de séparer le tien du mien. Et aimer ce jeu, en faire sa vie. « Notre métier, c'est de croire à quelque chose de tellement fort, le construire à l'intérieur de soi jusqu'à acquérir la certitude que la texture de la peau ou le timbre de la voix s'en trouve changé », dit Sophie Cadieux. « Faites-moi croire! Si je vous crois, vous avez tous les droits », enseigne Gilbert Sicotte aux élèves du Conservatoire depuis 30 ans.

Ce jeu entre l'autre, le personnage, et soi, l'acteur, se répercute sur la spectatrice que je suis. Qui vais-je voir au cinéma? Le vendeur du film de Sébastien Pilote ou Gibert Sicotte qui joue ce personnage? Qui vais-je voir au théâtre? « Elle » dans la pièce *Des arbres* de Duncan Macmillan ou Sophie Cadieux qui l'interprète? Celle-ci me confiait qu'elle aimait dans les textes que « la frontière se

brouille entre le personnage et l'actrice, que les spectateurs se demandent: à qui a-t-on affaire? ».

Mon fil de fer, comme spectatrice, ressemble à cette allée dans la salle que je traverse avec le plaisir anticipé de voir et d'entendre un acteur, une actrice, jouer un personnage que je connais parfois, ou pas. Je ne suis pas certaine de pouvoir toujours distinguer Marcel de Gilbert, Elle de Sophie. Ni de le vouloir. ●

Anne-Marie Cousineau a collaboré plus de 10 ans aux *Cahiers du Théâtre Denise-Pelletier*. Elle a agi comme conseillère dramaturgique pour diverses productions théâtrales et signé, aux éditions ERPI, les avant-propos de comédies de Molière et de *Poussière sur la ville* d'André Langevin. Elle a enseigné la littérature et le théâtre au Cégep du Vieux-Montréal.